

Le paradoxe de nos sociétés modernes –qu’il soit possible de desserrer la contrainte qu’exerce sur nous le travail, mais que nous ne parvenions pas à nous y résoudre, ou encore que nous ayons inventé de toutes pièces et conservé une catégorie spécifique, celle de chômage, qui ne signifie rien d’autre sinon que le travail est la norme et l’ordre de notre société – a constitué la première source d’étonnement et le point de départ de ce livre. Il montre que le travail représente pour nos sociétés bien plus qu’un rapport social, bien plus qu’un moyen de distribuer les richesses et d’atteindre une hypothétique abondance. Il est en effet chargé de toutes les énergies utopiques qui se sont fixées sur lui au long des deux siècles passés. Il est « enchanté », au sens où il exerce sur nous un « charme » dont nous sommes aujourd’hui prisonniers. Il nous faut maintenant briser ce sortilège, désenchanter le travail. Lorsque Weber utilisait l’expression « désenchantement du monde », il désignait par là le résultat d’un processus historique mais aussi d’une action volontaire : l’élimination de la magie en tant que technique du Salut était à la fois une procédure consciente, entamée par les prophètes juifs et poursuivie par Calvin, et la conséquence des découvertes scientifiques qui, peu à peu, révélaient un monde vide, inhabité, sans âme, un monde à travers lequel Dieu ne faisait plus signe à l’homme, un monde dépourvu de sens. Désenchanter le travail supposerait de notre part une décision, mais qui prendrait acte d’une évolution historique selon laquelle « l’utopie qui se rattache à la société du travail a épuisé sa force de conviction ».

Désenchanter le travail impliquerait de la part de nos sociétés une décision douloureuse et risquée, dont le refus serait néanmoins encore plus grave.

Nous devrions cesser d’appeler travail ce « je-ne-sais-quoi » censé être notre essence, et bien plutôt nous demander par quel autre moyen nous pourrions permettre aux individus d’avoir accès à la sociabilité, l’utilité sociale, l’intégration, toutes choses que le travail a pu et pourra encore sans doute donner, mais certainement plus de manière exclusive. Le problème n’est donc pas de donner la forme travail à des activités de plus en plus nombreuses, mais au contraire de réduire l’emprise du travail pour permettre à des activités aux logiques radicalement différentes, sources d’autonomie et de coopérations véritables, de se développer. Désenchanter le travail, le décharger des attentes trop fortes que nous avons placées en lui, et donc le considérer dans sa vérité, commence par un changement radical de nos représentations et des termes mêmes que nous employons. C’est à cette condition que nous pourrions, d’une part, libérer un espace véritablement public où s’exerceront les capacités humaines dans leur pluralité et, d’autre part, réorganiser le travail.

Contrairement à ce qu’affirment certains auteurs, le travail et ses à-côtés occupent la majeure partie de la vie éveillée (au moins quand on dispose d’un emploi) ou bien empêchent ceux qui n’en disposent pas d’un possible investissement dans une autre sphère, par manque de revenus et de statut. La réduction de la place du travail dans nos vies, qui devrait se traduire par une diminution du temps de travail individuel, est la condition *sine qua non* pour que se développent, à côté de la production, d’autres modes de sociabilité, d’autres moyens d’expression, d’autres manières pour les individus d’acquérir une identité ou de participer à la gestion collective, bref, un véritable espace public. L’autolimitation consciente du domaine réservé à la production et au travail doit permettre un rééquilibrage entre les deux sphères de la production et de ce que Habermas appelle l’interaction, et qui est fondamentalement le domaine de la praxis, que celle-ci soit d’ordre individuel ou collectif. Mettre une limite au développement de la rationalité instrumentale et de l’économie, construire les lieux où pourra se développer un véritable apprentissage de la vie publique, investir dans le choix des modalités concrètes et l’exercice d’une nouvelle citoyenneté, voilà ce que devraient permettre la réduction du temps individuel consacré au travail et l’augmentation du temps social consacré aux activités qui sont, de fait, des activités politiques, les seules qui peuvent vraiment structurer un tissu social, si l’on excepte la parenté et l’amitié. Le défi lancé à l’Etat aujourd’hui n’est donc pas de consacrer plusieurs centaines de milliards de francs à occuper les personnes, à les indemniser ou à leur proposer des stages dont une grande partie sont inefficaces, mais à parvenir à trouver les moyens de susciter des regroupements et des associations capables de prendre en charge certains intérêts et de donner aux individus l’envie de s’y consacrer, de susciter chez eux le désir d’autonomie et de liberté. C’est une solution à la Tocqueville dans la mesure où sa réussite est conditionnée par le développement de la passion de la chose publique.[...]

Une telle réduction de la place du travail, même contrôlée, comporte à l’évidence des risques. Quatre en particulier doivent être mentionnés. Le premier, c’est que l’espace ainsi libéré soit l’occasion du développement de

formes de domination ou de subordination naturelles que l'on croyait disparues, par exemple, que la diminution du temps de travail ne s'opère pas également entre les catégories socioprofessionnelles ou les sexes, mais soit par exemple l'occasion d'un retour des femmes au foyer, alors même que celles-ci ont gagné leur émancipation par le travail, et que cette raison n'est sans doute pas étrangère au fait qu'elles y sont plus attachées que quiconque aujourd'hui. L'enjeu est de réussir à dépasser cette étape historique du « tout travail » sans cependant retomber dans des formes régressives dont le travail nous avait en partie libérés. Le second risque, c'est que l'espace libéré, loin d'être réenchanté, soit l'occasion de multiplier des comportements de surconsommation, de frustration ou de repli sur la sphère individuelle et de favoriser le désintérêt vis-à-vis des actions collectives, qui, après tout, seront en effet non marchandes, et donc peu intéressantes pour des individus habitués à la rationalité limitée. Tout l'enjeu est donc bien de parvenir à faire de cet espace un espace public, sans bien évidemment y contraindre quiconque, en suscitant l'envie d'une telle participation, et sans, bien entendu, que les activités individuelles soient condamnées. Il y a évidemment toute une réflexion à mener sur l'articulation des temps privés et des temps sociaux, mais également sur ce que recouvre, en particulier en matière d'activités individuelles ou collectives, le terme de loisir, employé par toute une école de pensée dans les années 60 et 70. La question est ici de savoir si nous sommes prêts à une « société de liberté », si nous sommes disposés à nous passer de cette logique effrénée de développement, si nous serons capables d'investir aussi puissamment nos énergies utopiques, donc notre peur métaphysique, sur d'autres systèmes et si ceux-ci n'entraîneront pas des formes d'aliénation pires que celles que nous avons connues avec le travail. Le troisième risque c'est qu'un fort désinvestissement du travail aboutisse à ce que l'on ne tienne plus aucun compte des conditions réelles de travail et de production, c'est-à-dire, qu'il n'y ait plus aucune raison d'améliorer les conditions de travail ou de rechercher une toujours plus grande cogestion de l'entreprise, puisque le travail sera considéré plutôt comme une obligation sociale que comme un possible lieu d'épanouissement et l'entreprise comme un simple lieu de production. De la même façon, et c'est le quatrième risque qu'il nous faut prendre en considération, le désenchantement du travail pourrait freiner les incitations à allonger les formations, à élever les niveaux de formation d'un pays, et donc son potentiel de compétitivité. A cet ensemble d'incertitudes bien réelles une seule réponse peut être apportée : notre capacité à enchanter d'autres espaces que celui de la production.

En formulant cette réponse, nous n'en appelons ni à une nouvelle utopie ni à un « retour aux sources », et donc à la politique, au rassemblement sur l'agora ou à la démocratie directe. Nous espérons plutôt le développement, à côté du travail, d'autres activités, collectives ou individuelles, de manière à ce que chacun devienne, comme le souhaitait Marx, multiactif. Marx avait parfaitement compris à son époque l'enjeu que recouvre aujourd'hui l'expression de « pleine activité ». Dans l'esprit de ceux qui l'utilisent, elle signifie le plus souvent qu'à côté de la population qui dispose d'un emploi il faut offrir à celle qui en est exclue un possible accès à une activité qui, sans être de l'emploi, y ressemble ... Ainsi la pleine activité de la société recouvrira-t-elle des réalités différentes : emplois classiques pour les uns, activités « nouvelles » pour les autres, les deux relevant de la catégorie générale du travail. Nous pensons au contraire avec Marx que la notion de pleine activité doit s'appliquer non pas à la société dans son ensemble, mais à chaque individu, chacun disposant à la fois d'un temps d'emploi et d'un temps consacré à d'autres activités qui ne seraient ni de l'emploi ni du travail, car plus encore que de revenus ou de statut, c'est de temps qu'il s'agit, et Adam Smith n'était sans doute pas si loin de la vérité lorsqu'il assimilait temps et travail. Mais, en contribuant à homogénéiser la notion et à en faire un concept univoque, il a également considérablement gommé, non pas tant la diversité des travaux concrets que le rapport extrêmement diversifié au temps auquel ouvrent les différents types de travail. **Chaque type de travail, de statut, de contrat, de position sociale implique un accès propre au temps** : rationné pour les uns, totalement dépendant pour les autres, identique au mouvement même de leur vie pour d'autres encore. Parce que son utilisation nous conduit à deux erreurs majeures –croire que le champ du travail est plus large que celui de l'emploi et croire qu'il est perçu de manière identique par chacun-, nous ne devrions plus employer le terme « travail » que de manière très prudente. Désormais, il signifie trop et ne nous est plus utile. Il cache, derrière son apparente unité, des rapports différents au temps, et particulièrement au temps autonome, c'est-à-dire au temps libre, au sens aristotélicien : libre pour de belles actions, source de richesse au même titre que la production. Sans doute est-ce un nouveau rapport au temps, valeur individuelle et collective majeure, que le desserrement de la contrainte du travail devrait permettre pour l'ensemble des individus, un temps dont la maîtrise et l'organisation redeviendraient, après plusieurs siècles d'éclipse, un art essentiel.

SUJET TYPE CENTRALE - DOMINIQUE MÉDA

La philosophe

Née en 1962. Haute fonctionnaire française (ENS, ENA, agrég philo, Univ Toulouse puis Paris). Membre de l'IGAS, grand corps de l'Etat qui veille au contrôle et à l'évaluation des politiques publiques mises en œuvre concernant les questions relatives aux affaires sociales, à la santé, à la solidarité (protection sociale), à l'emploi, au travail, à la politique de la ville, à la formation professionnelle et à la modernisation de l'État.

Collabore à une quarantaine d'ouvrages sur la question du travail. Tient une chronique dans le journal *Le Monde*. Conseillère "travail" de Benoit Hamon (PS) lors de la présidentielle de 2017 (bien que ne partageant pas ses idées sur la disparition des emplois et la première version du revenu universel).

1^e édition de *Le Travail. Une valeur en voie de disparition* en 1995 (elle est alors une jeune philosophe de 33 ans). "Paru en 1995 dans une collection dont l'objectif explicite était de mettre les apports de la philosophie à la portée d'un grand public, *Le Travail. Une valeur en voie de disparition* a immédiatement fait scandale. L'ouvrage a en effet tout de suite été interprété (comme y invitait malencontreusement le titre) comme la description d'une situation en train de s'accomplir, voire comme une prophétie : les individus ne seraient actuellement plus attachés à la valeur travail, la valeur travail serait en danger. On sait quelle fortune ce slogan a connue. On ne compte plus, par ailleurs, les ouvrages qui furent écrits pour dénoncer l'inanité de cette thèse : en 1996, paraît sous le nom collectif Guillaume La Chaise, un ouvrage remettant en cause l'idée que la valeur travail aurait perdu de sa vigueur et le travail sa centralité. Dès 1997, Dominique Schnapper écrit avec Philippe Petit *Contre la fin du travail*, suivie par Anne-Marie Grozelier, en 1998, avec *Pour en finir avec la fin du travail*. En 2003, est publié *Travailler pour être heureux ?*, ouvrage destiné, comme le reconnaissent les auteurs, Christian Baudelot et Michel Gollac, à en finir avec la thèse du « déclin de la valeur travail ». Plus prudents que moi, mais aussi parce que les évolutions du travail ont été très complexes durant les dix années précédentes, sous l'influence des fortes modifications de l'organisation du travail et de la mise en place de la réduction du temps de travail, les auteurs ont mis un point d'interrogation au titre de leur ouvrage, mais ils ne cachent pas leurs convictions : oui, le travail est un facteur de bonheur, oui, le travail est important pour être heureux, surtout pour ceux auxquels il fait défaut, ce qu'ils mettent clairement en évidence au terme de leur enquête..." (préface à la réédition de 2010 par l'auteure)

Nbreuses références philosophiques dans l'extrait :

► §1 Max Weber (1864-1920)

L'expression "désenchantement du monde" a été définie en 1917 par le sociologue allemand Max Weber pour désigner le processus de **recul des croyances superstitieuses et magiques au bénéfice des explications scientifiques**. Le concept est étroitement lié aux idées de sécularisation, de modernité et de désacralisation. Selon les commentateurs, le concept de désenchantement est connoté positivement, en tant qu'indice de progrès social, ou au contraire négativement, comme constituant une rupture avec un passé harmonieux. Selon Weber lui-même, il signifie une perte de sens et un déclin des valeurs, du fait que le processus de rationalisation dicté par l'économie tend de plus en plus à imposer ses exigences aux humains

► §1 Jean Calvin (1509-1564)

Théologien français, pasteur emblématique de la **Réforme protestante**, notamment pour son apport à la doctrine dite du calvinisme. Le Salut ne peut plus être "gagné" par des pratiques magico-sacramentelles comme des indulgences ou des confessions, mais Dieu décide souverainement de qui il sauve (prédestination). [La Réforme mène en particulier à dissocier théologie et politique (à l'inverse du thomisme catholique qui cherchait à les unifier) ; cette levée de la tutelle morale et théologique sur les considérations de la philosophie politique transforme le regard porté sur les questions économiques. Weber montra que sous l'influence du calvinisme, le travail devint une vocation, que la droiture, l'austérité, et l'application à bien faire furent élevées aux rangs de vertus premières, que le succès en ce monde fut considéré comme un signe de bénédiction divine et que l'esprit d'économie allié à un emploi profitable des ressources devint un devoir prescrit par la morale chrétienne (*L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, 1905). Calvin condamne en effet beaucoup plus que Luther les parasites, les oisifs et les chômeurs : ne pas travailler, c'est ne pas rendre hommage à Dieu. Il condamne notamment l'oisiveté des moines catholiques, et lorsqu'il condamne les chômeurs, c'est pour dénoncer la situation de non-travail comme une situation *inhumaine* dont la responsabilité incombe à ceux qui pouvant donner du travail n'en donnent pas, laissant ceux qui chôment, à leurs dépens, hors de leur condition humaine. Celui qui réussit dans son travail est considéré comme favorisé par la bénédiction divine (et non récompensé pour son mérite)].

► §4 Jürgen Habermas (né en 1929)

Allemand, auteur en 1967 de *Travail et Interaction*. Il y a pour Habermas une distinction fondamentale entre le **travail** (transformer les objets ou la nature d'après des règles techniques) et l'**interaction** (échanges entre sujets guidés par des règles communicationnelles qui sont guidées par une autre forme de rationalité, visant l'intercompréhension entre les êtres. Pour lui "il n'est pas possible de faire remonter l'interaction au travail, ni de faire dériver le travail de l'interaction", ce sont deux modes d'action différents voire opposés, au départ. Cependant en aval, avec les produits du travail, on peut trouver des points de rencontre. Lorsque juridiquement on est reconnu propriétaire de qqch qu'on a produit, cela fait entrer de l'interaction dans le produit du travail, par le biais de cette reconnaissance.

► §4 Alexis de Tocqueville (1805-1859)

Français, auteur de *De la démocratie en Amérique* en 1835 et 1840 après une mission aux Etats-Unis. Il s'intéresse à ce nouveau modèle politique, louant l'égalité permise, tout en réfléchissant aux risques du système, par exemple le repli sur la sphère privée. On ne pourra le compenser not. que si le citoyen par un "intérêt bien compris" garde le goût des affaires publiques.

► § 6 Karl Marx (1818-1883)

Prussien, comme vous le savez. Réflexion sur la réduction du temps de travail comme possibilité pour l'ouvrier de se libérer, de se développer pleinement dans son temps libre.

► §6 Adam Smith (1723-1790)

Professeur de philosophie écossais. Nous avons vu ses analyses de la division du travail (connu aussi not. par l'expression "mécanisme de la main invisible" ds le marché)

" Chaque type de travail, de statut, de contrat, de position sociale implique un accès propre au temps "

[Les **références** entre crochets, **hors-programme**, seraient à donner surtout pour un sujet type X-ENS. Les numéros de pages sont indiqués pour faciliter vos apprentissages mais ne sont pas à donner dans un concours... Ici proposition d'un plan analytique même si d'autres plans seraient possibles.]

I- Une diversité des temporalités dans l'emploi

1. « Chaque type de travail » occupe plus ou moins de volume dans l'emploi du temps d'une personne. Le temps travaillé est "rationné pour les uns" (Méda), limité, car certains ne peuvent pas travailler plus, quand bien même ils le voudraient. Il est "identique au mouvement même de leur vie pour d'autres encore" (Méda) : il se confond avec l'existence, cela fait penser au paysan **virgilien**. [Arendt : Son travail permet de nourrir le métabolisme de nos vies (et relève du "travail", celui de l'*animal laborans* selon la tripartition proposée par **Hannah Arendt**, qui l'oppose à l'œuvre et l'action : le travail ne permet d'obtenir rien d'autre que la vie, une abondance provisoire pour laquelle l'effort doit être ensuite renouvelé inlassablement).] Il **dévore la vie** des **ouvriers** décrits par **Weil** mais aussi par **Vinaver**, alors qu'il **laisse beaucoup de temps libre** aux **élites**. Weil ne trouve ainsi de temps pour écrire certaines lettres que lors de son congé pour otite (par exemple "je profite des loisirs forcés que m'impose une légère maladie (début d'otite -ça n'est rien) pour causer un peu avec toi" à AT, jv 35, p. 51) alors que le "directeur à Rosières" (p. 249) Victor Bernard (il est vrai moins proluxe), n'a pas besoin de cela pour rédiger sa "réponse" (p. 248-249), tout comme Benoit se rend sans difficulté à la boîte de jazz ("J'ai réservé une table pour deux" 5e mvt, p. 227). La pièce montre d'ailleurs presque exclusivement des dirigeants dans leurs relations privées ou leurs loisirs car le **temps libre est privé d'intérêt** pour ceux qui n'occupent pas des « position[s] sociale[s] » élevées, comme le souligne d'ailleurs Weil : « un chef peut imposer soit des méthodes de travail, soit des outils défectueux, soit une cadence, qui ôtent toute espèce d'intérêt aux heures passées hors de l'usine, par l'excès de la fatigue » (à AD, juin 36, p. 284). On voit dans cette dernière phrase que cela peut venir de la « cadence » imposée pendant le travail.

2. En effet, « chaque type de travail » « implique » un rapport aux dimensions du « temps » différent On pourrait dire (un peu trop schématiquement) que les travaux présentés par nos trois auteurs se rattachent respectivement à trois aspects du temps. **Virgile** transmet "une foule de préceptes des anciens" (I, p. 49) en s'appuyant sur de nombreuses sources, d'Hésiode à Lucrèce, pour que le

cultivateur se rattache au **passé** : il valorise le lien avec le passé et espère retrouver la grandeur des "vieux Sabins" ou même "la vie que menait sur les terres Saturne d'or", en réinterprétant au passage le mythe de l'âge d'or (II, p. 104-105). C'est l'aspect **cyclique** qui est valorisé, mais des cycles **cosmiques** ("nous devons observer la constellation de l'Acture, le temps des Chevreux et le Serpent lumineux », II, p. 50) à l'inverse de la « **cadence** », répétition monotone et sans pause de cycles réduits au minimum de variété et répétés à l'infini, blâmée par **Weil** qui dépeint des **ouvriers** enchaînés au **présent** dans les usines taylorisées. C'est vraiment lié au « statut », à la « position sociale » car Weil dit « **l'obéissance telle que je l'ai pratiquée** [*id est* une servilité] **réduit le temps à la dimension de quelques secondes** » (à AD, juin 36, p. 284). : beaucoup « **exécutent à toute allure, par ordre, cinq ou six gestes simples indéfiniment répétés, un par seconde environ, sans autre répit que quelques courses anxieuses pour chercher une caisse, un régleur, d'autres pièces, jusqu'à la seconde précise où le chef vient en quelque sorte les prendre comme des objets pour les mettre devant une autre machine** » (Exp, p. 337). Chez **Vinaver** enfin, l'accélération excessive, la pression pour évoluer, la nécessité d'avoir du flair, déséquilibrent le rapport au temps en donnant un poids démesuré au **futur** par l'anticipation (« **du flair** », 5^e mvt p. 229) qu'impose l'entreprise contemporaine. Il y est souvent question de « **parler un peu de l'avenir** » (Young, 5^e mvt, p. 212). Benoit se montre charmé par ce qui est du « **dernier cri** » (3e mvt, p. 106), expression qui qualifie quelque chose d'ultramoderne mais rappelle aussi la dimension pulsionnelle du cri. Le temps s'accélère dans l'entreprise capitaliste et devient un paramètre crucial, par exemple pour les données analysées par **Battistini** « **le consommateur moyen va à la selle zéro virgule quatre-vingt-trois fois par jour** » (5^e mvt, p. 204).

Cette vision du temps semble se transcrire dans le style de chaque œuvre. Ainsi Weil emploie des phrases hachées, notations télégraphiques, par exemple **verbes à l'infinitif (sans temps !)**, traduisant que la pensée n'a pas le temps de se construire : "**Peu à peu la monotonie de la tâche m'entraîne à rêver. Pensent quelques instants, je pense à bien des choses. Réveil brusque : combien est-ce que j'en fais ? Ca ne**

doit pas être assez. Ne pas rêver. Forcer encore." (dans "La vie et la grève des ouvrières métallos", p.265 mais cela court sur plusieurs pages, comme avec « Une pièce. Encore une pièce. Est-ce que j'en fais assez ? Vite. Voilà que j'ai failli louper une pièce. Attention ! Voilà que je ralentis. Vite. Plus vite... » p. 267). Les phrases sans ponctuation perdent rythme et cadence chez Vinaver, quand Virgile fait exactement l'inverse en combinant la ponctuation de phrases souvent amples et le retour cyclique de ses "vers" (II, p. 75).

3. Chaque type de travail génère une gestion plus ou moins autonome du temps. On peut opposer plusieurs métiers : "[Le petit artisan], c'est lui qui détermine d'avance l'emploi de ses heures et de ses journées" ("Expérience de la vie d'usine" p. 332) écrit Weil pour opposer ce cas à celui de l'ouvrier à la chaîne qui ne peut aucunement se projeter et pour qui la monotonie peut seulement être brisée par des interruptions imprévisibles et humiliantes. De même l'agriculteur virgilien se repère à des « signes certains » pour programmer ses activités du jour et « tenir [se]s troupeaux plus près des étables » par exemple s'il pressent que la météo sera mauvaise (I, p. 59). Chez Vinaver, l'impatience de Mme Lépine « grossiste en droguerie » (p. 9) qui insiste sur la livraison à faire en urgence, en répétant « tout de suite » (5^e mvt, p. 203) souligne une anxiété liée à la dépendance à d'autres acteurs : elle ne peut pas travailler tant qu'elle n'a pas de stock de papier toilette.

On pourrait également opposer poète et agriculteur : d'une part le poète, confronté à l'aspect irrémédiable de la fuite du temps (Orphée, qui ne parvient pas à inverser le cours du destin à la fin du livre IV est confronté à la finitude ; Virgile note : « mais le temps fuit, et il fuit sans retour » (III, p. 127) - sans doute car il doit rendre sa commande à Mécène); d'autre part l'agriculteur, qui est plutôt dans un rapport à la renaissance, à la résurrection, face au renouveau du « printemps » (terme répété 5 fois en quelques lignes, II, p. 92-93) ou comme Aristée lors de la bougonie qui clôt le récit du livre IV.

Ainsi, le constat opéré par Dominique Méda s'avère difficilement réfutable et se trouve bien illustré par nos auteurs. Est-il possible de déterminer des paramètres préférables à d'autres ?

II - Quel serait donc le rapport au temps souhaitable ?

1. Il faudrait une combinaison de monotonie et de variété. « La succession absolument uniforme en même temps que variée et continuellement surprenante des jours, des mois, des saisons et des années convient exactement à notre peine et à notre grandeur. Tout ce qui parmi les choses humaines est à

quelque degré beau et bon reproduit à quelque degré ce mélange d'uniformité et de variété ; tout ce qui en diffère est mauvais et dégradant », écrit S. Weil p. 348 avant de prendre pour exemple « le travail du paysan » (Exp.). En effet, si le temps chez Virgile est cyclique, il présente également des variations imprévisibles et s'avère aussi historique : on est entré dans l'ère du travail, qui permet des progrès. On peut distinguer un avant et un après : « Avant Jupiter » (I, p. 45) on ne travaillait pas la terre. On peut remarquer des inventions, sans doute datables « le soc et le bois pesant de l'areau recourbé ; les chariots à la marche lente de la mère d'Eleusis ; les rouleaux, les traîneaux, les herses au poids énorme, puis le vil attirail d'osier inventé par Céléé... » (I, p. 48). Cette dynamique de progression se combine donc avec la répétition cyclique, sachant en outre que pour créer une variété plusieurs cycles se superposent (cycle du jour, du « lever du soleil », à « la nuit » (I, p.55) ; cycle lunaire¹ avec jours plus ou moins « favorables » (I, p. 54-55) ; cycle annuel des saisons et des travaux associés : « c'est au printemps qu'a lieu la semence des fèves » (I, p. 51) par exemple, lié aux astres et au Soleil qui « régit l'univers » et pas seulement l'Italie (I, p. 52) ; cycle pluriannuel de « l'alternance » (I, p. 43) des cultures ; cycle enfin de la vie des animaux (incluant « l'ardeur » (III, p.117) dans la jeunesse ou la « vieillesse » où le cheval « traîne en vain un labeur ingrat » (III, p.116)), intéressant l'éleveur qui doit « remplacer par la reproduction une génération par une autre » (III, p. 114)). On trouve un écho de cette combinaison de monotonie et de changement, sur le mode plus parodique sans doute, chez Vinaver dans la réflexion de Battistini sur la diversité de « petits textes instructifs » que l'on pourrait imprimer sur les rouleaux de papier toilette pour se « forme[r] » et s'« informe[r] », travailler son esprit mais avec « certaines [qui] reviennent d'un rouleau à l'autre », le consommateur devant guetter cette récurrence

1. Chez Virgile ces temps propices ou redoutables sont toujours liés à des histoires mythologiques. Évoque le 5, 7^e, 9^e et 10^e jour du calendrier lunaire . P. 54-55 ; le 5^{ème} = jour maudit qui voit la naissance de créatures effrayantes ou pleines d'hubris (Euménides alias les Érinyes ou les Furies, déesses infernales vengeresses, qui personnifient les malédictions et sont chargées de punir les crimes ; elles deviennent les Euménides, bienveillantes, sur proposition d'Athéna quand elles acceptent de laisser Oreste, matricide, impuni. Cécé et Janet sont des Titans en conflit avec la génération des dieux de l'Olympe, Jupiter est le vainqueur des Titans. Typhée un géant à l'origine de l'Etna. Otus et Ephialtes, géants hostiles aux dieux, « mettre Ossa sur Pélion » : empiler deux montagnes pour atteindre l'Olympe, demeure des dieux. L'expression française plus connue (si je puis dire... !) sous la forme « entasser Pélion sur Ossa » désigne une entreprise ardue. Notons de nouveau cette imbrication entre la nature, le travail et la religion).

pour gagner « un cadeau de fidélisation » (5^e mvmt, p.203)

2. De plus, il faut un rythme, pouvoir observer des fins temporaires, savoir que des choses sont achevées et que d'autres commencent, pour permettre un vrai rapport à la durée. « Il est naturel à l'homme et il lui convient de s'arrêter, fût-ce l'espace d'un éclair pour en prendre conscience, comme Dieu dans la Genèse » (Exp, p. 337). Il faut donc « marque[r] que quelque chose est fini et qu'autre chose commence » (ibidem). Virgile met un terme aux *Géorgiques*, œuvre achevée, dont il signe et date la fin (*sphragis* : « pendant que le grand César lançait ses foudres guerrières contre l'Euphrate profond, et, vainqueur, donnait des lois aux peuples soumis » IV, p. 177, ce qui correspond au traité avec les Parthes en 30 av. Jésus-Christ) : cela lui permet une certaine satisfaction alors même que son travail de poète n'est pas fini et va se prolonger avec l'*Enéide*.

Cela revient dès lors à faire en sorte de favoriser la **pensée** car si « le corps vit dans l'instant présent, [...] l'esprit domine, parcourt et oriente le temps » (lettre à AD, juin 36, p. 284). A l'inverse, « Les manœuvres sur machines n'atteignent la cadence exigée que si les gestes d'une seconde se succèdent d'une manière ininterrompue et presque comme le tic-tac d'une horloge » (Exp, p. 337). [Or, caler le temps de travail sur le "tic-tac d'une horloge" (Weil, p. 348) contrecarre « le processus d'organisation ou de pénétration mutuelle des faits de conscience [qui] se poursuit, qui constitue la durée vraie » selon Bergson dans le célèbre extrait de *l'Essai sur les données immédiates de la conscience*. Cf. plus bas]

Si divers rapports au temps sont possibles, il semble que le rapport optimal combine monotonie et variété, ménageant rythme et pensée. Quelles réformes mener en pratique pour permettre cela ?

III - Comment le favoriser concrètement ?

1. Est-ce par la réduction du temps de travail ? Dominique Méda souhaite un rapport élargi au « temps autonome » au prix d'un « desserrement de la contrainte du travail ». Faut-il alors réduire simplement la part du temps de travail pour tous ? S'en tenir à cela serait une fausse piste selon Simone Weil, qui pointe déjà le troisième écueil pointé par Mme Méda : cela ne changera rien à l'**avilissement** du travail lui-même. A vrai dire, Weil imagine tout de même « la semaine de trente heures établie dans toutes les usines d'automobiles du monde » (Cdt° ouvrière, p. 393) qui permettrait à « des milliers, des milliers et des milliers d'ouvriers [d'] enfin respirer, jouir du soleil, se mouvoir au rythme de la respiration », mais cela reste sans doute une hypothèse de réflexion. En effet elle est beaucoup plus catégorique ensuite : « Certains annoncent une

diminution, d'ailleurs ridiculement exagérée, de la durée du travail ; mais faire du peuple une masse d'oisifs qui seraient esclaves deux heures par jour n'est ni souhaitable, quand ce serait possible, ni moralement possible, quand ce serait possible matériellement ». ("Exp.", p. 344). [Ajoutons le pb déjà soulevé par Platon au livre IV de *La République* : certaines tâches demandent une grande spécialisation, et donc qu'on s'y consacre, sans être en même temps médecin, cultivateur, architecte et tisserand. On le perçoit aujourd'hui : si le médecin, longuement formé, veut un peu plus de temps libre, ce qui est compréhensible, l'accès aux soins devient compliqué sauf à former plus de gens ou à déléguer certaines tâches moins spécialisées (vaccins,...)].

On pourrait aussi envisager de varier les tâches d'une même personne, mais l'habileté requiert un entraînement proportionnel à la complexité exigée et se diversifier suppose une baisse de compétence. Du moins l'agriculture a-t-il cette palette variée d'actions, quoique simples, à mener. Vouloir bannir la monotonie n'est pas la solution ultime ; « d'ailleurs il n'est rien de grand sur cette terre, dans aucun domaine, sans une part de monotonie et d'ennui » (Weil, Exp., p. 348).

2. **Bonnes pistes** : Simone Weil veut redonner des perspectives à ceux qui sont bloqués dans le présent : « ouvrir un avenir aux ouvriers dans la représentation du travail futur » (p. 349), avec « une certaine connaissance du fonctionnement d'ensemble de l'usine » et « une certaine autonomie » de chacun (p. 349). « chaque ouvrier devrait autant que possible savoir à peu près ce qu'il aura à faire les huit ou quinze jours qui suivront » ("Exp.", p. 349) et pouvoir visualiser « quelques jalons » dans « l'avenir lointain ». Le fait qu'il passe le plus clair de son temps à l'usine loin de sa famille contraste avec le paysan virgilien qui peine et se détend aux côtés des siens, favorisant une unité de vie : réintroduire la famille ponctuellement dans l'usine peut permettre d'éviter cette compartimentation de l'existence.

De plus, on notera l'importance de la **beauté**, associée à ce qui introduit de l'**éternité dans le temps** : « une seule chose rend supportable la monotonie, c'est une lumière d'éternité, c'est la beauté » (S. Weil, Cdt° 1e... p. 423). Il faut pour permettre de voir la beauté dans la matière créer des intermédiaires, des symboles, de l'imaginaire, qui permettent la contemplation au cours même du travail. Vinaver note en effet l'**unification du temps** que permet par exemple le **mythe** : « Tout système mythologique signifie quelque chose aide la société qui le pratique à s'accepter à être fière de son passé confiante dans son présent et son avenir » (Monsieur Onde, 3e mvmt, p. 82).

Les **fêtes** sont enfin une bonne manière de réintroduire du temps cyclique pour tous. Chez Virgile

on voit clairement que ce caractère cyclique est **divin, voulu par Jupiter** : « le Père lui-même a déterminé ce qu'annonceraient les phases de la lune » (I, p. 59). On notera que cela est le cas chez Vinaver avec « la petite fête annuelle et traditionnelle de Ravoire et Dehaze » (1^e mvt, p. 26) menacée d'annulation vu les comptes mais « ç'aurait été dommage parce que cette année on s'est vraiment bien amusés comme chaque année d'ailleurs » (Passemar, *ibid.*). Or selon Weil « les fêtes sont aussi indispensables à cette existence que les bornes kilométriques au réconfort du marcheur » (*Condition...*, p. 434). La fête inscrit en effet dans le temps la célébration joyeuse par une communauté des liens qui l'unissent et lui permet de rappeler ses valeurs atemporelles.

Prolongement : (source S. Lepiller)

« Quand je suis des yeux, sur le cadran d'une horloge, le mouvement de l'aiguille qui correspond aux oscillations du pendule, je ne mesure pas de la durée, comme on paraît le croire ; je me borne à compter des simultanités, ce qui est bien différent. En dehors de moi, dans l'espace, il n'y a jamais qu'une position unique de l'aiguille et du pendule, car des positions passées, il ne reste rien. Au-dedans de moi, un processus d'organisation ou de pénétration mutuelle des faits de conscience se poursuit, qui constitue la durée vraie. C'est parce que je dure de cette manière que je me représente ce que j'appelle les oscillations passées du pendule, en même temps que je perçois l'oscillation actuelle. Or, supprimons pour un instant le moi qui pense ces oscillations du pendule, une seule position même de ce pendule, point de durée par conséquent. Supprimons, d'autre part, le pendule et ses oscillations ; il n'y aura plus que la durée hétérogène du moi, sans moments extérieurs les uns aux autres, sans rapport avec le nombre. Ainsi, dans notre moi, il y a succession sans extériorité réciproque ; en dehors du moi, extériorité réciproque sans succession. »

Bergson, Essai sur les données immédiates de la conscience

Selon Bergson quand on regarde le mouvement de l'aiguille sur une horloge, est-ce qu'on mesure une durée ? on croit en général que oui (partie de cache-cache : vous avez 20 secondes pour vous cacher montre en main) mais en fait pas vraiment. On compte des simultanités, des positions de l'aiguille qui à un instant T sont statiques. → la durée, c'est l'observateur qui la rajoute, c'est lui qui fait le lien entre les différentes secondes, grâce à la mémoire (les oscillations passées du pendule) qui s'ajoute à la perception actuelle (de la position de l'aiguille telle qu'elle est maintenant). L'observation d'une horloge combine donc deux éléments distincts, que Bergson oppose.

Bergson oppose :

- Les positions des aiguilles ou du pendule dans l'horloge, qui sont objectives, et mesurables. Mais les différents instants ne se distinguent pas les uns des autres, ils sont identiques. Dans cette manière de penser temps, pas de continuité, car il n'y a rien pour unifier la succession des instants. Ces positions des aiguilles servent à définir un temps scientifique, strictement chronologique, objectif et mesurable ; on pense alors le temps sur le modèle de l'espace, car on compte les positions différentes de l'aiguille.
- un temps intérieur, qu'il nomme "durée", et qu'on n'a aucun moyen de quantifier car il correspond à la manière dont la personne perçoit le temps. Si j'essaie de compter 20 secondes sans ma montre, je ne tomberai pas juste ! notre perception du temps est relative, une heure ne paraît pas passer à la même vitesse selon qu'on parle avec son meilleur ami ou qu'on s'acquitte d'une tâche ennuyeuse. En fait la durée témoigne de l'activité de la conscience, donc ce n'est pas une juxtaposition d'instant mesurables.

De ce fait quand on regarde une horloge, on combine sans s'en rendre compte ces deux aspects : à la fois le décompte des simultanités et la durée vécue par l'individu.

→ la question à 1000 euros : le temps au travail est-il un décompte de simultanités ou une durée ?

C'est toujours une durée vécue, puisqu'il y a un individu qui le vit (attention au contresens possible).

MAIS certaines formes de temps au travail empêchent cette appropriation du temps en le dépersonnalisant, en l'objectivant. Lorsque le temps au travail est calé sur celui de l'horloge, cela contrecarre une caractéristique importante de la durée. Laquelle ? à retrouver dans le texte. Ça contrecarre « le processus d'organisation ou de pénétration mutuelle des faits de conscience [qui] se poursuit, qui constitue la durée vraie ». Certains travaux empêchent l'esprit d'aller et venir dans le temps par la pensée, d'organiser dans l'esprit les différents moments entre eux, en demandant une attention exclusive à l'instant présent, coupé du passé et de l'avenir (on pense évidemment à Simone Weil : il y a bien une durée vécue, puisque le temps semble long à l'ouvrier, mais le temps est totalement encadré par la pendule et la le chronométrage des gestes, de sorte que seul le mouvement effectué dans l'instant est présent à la pensée). → chercher quelles conceptions du temps permettent à l'individu de s'installer dans une durée qui ne contraint pas sa subjectivité, et quelles formes de temps encadrent l'individu et le brident (voire le brisent).